



# LES FRANCISCAINES DEAUVILLE

—  
L'imaginaire à l'œuvre

Exposition du 28 janvier au 25 juin

Musée André Hambourg et Galerie des Maîtres

« Esprit Pop, es-tu là ? »

**Exercice spirite autour d'une collection...**

Qu'est que le « pop » ? Pop art, pop culture, pop music... Ces trois expressions, fabriquées à partir du mot « pop », ne peuvent être envisagées d'un même œil. Elles n'ont pas la même charge de significations. Sans doute toutes trois gardent-elles quelque chose de pétillant, rendu par l'onomatopée « pop » - comme le bruit de la petite détonation d'une bouteille de champagne qu'on ouvre, ou, si l'on a un peu d'imagination, celui de l'éclatement d'un bourgeon au printemps. Le « pop » est une décharge d'énergie ! mais il s'agit de caractériser scrupuleusement cette explosion de vie ou de joie selon les champs auxquels elle s'applique. Le « pop art » identifie assez précisément un mouvement artistique, historiquement daté – en gros de la fin des années 50 au début des années 70 ; la « pop music », quant à elle, est moins identifiable, tant elle englobe de formes musicales (rock, blues, etc) et tant la production, mondiale, continue depuis les années 60, brouille la perception. La « pop culture » est un concept encore plus fourre-tout. Elle s'apprécie d'abord dans l'opposition à la culture savante, élitiste – c'est le sens de la revalorisation des arts et traditions populaires que l'on a connue en France dans les années trente. C'est également la « culture de masse », concept sociologique, fondée sur l'analyse des mass médias, pointant vers la diffusion de modèles culturels, au premier chef celui qui surgit après-guerre aux USA sous la forme de l'américanisation. Mais l'expression peut encore désigner la « contreculture », ensemble de productions et d'attitudes, qui portent la contestation dans la société des années soixante : critique de la guerre (du Vietnam), du consumérisme, lutte pour la libération sexuelle, pour les droits civiques etc, et qui irriguent certaines œuvres du « pop art » ou encore certains courants de la « pop music » – comme le *protest song*...

L'exposition-dossier « Esprit Pop, es-tu là ? » n'a pas la prétention de rassembler en gerbe toutes ces pistes. L'exhibition de cette centaine de pièces, si significatives soient-elles – et pour certaines, de véritables chefs d'œuvres – n'y suffirait pas. Elle ressemble plutôt à une « séance spirite », un rituel qui consiste à entrer en contact aujourd'hui, dans cette « chapelle » haute du second étage du Musée Hambourg, avec les mânes des ancêtres « pop » et mesurer ce qui en demeure et se perpétue. Cette capsule temporelle, pleine de voix, fait apparaître quelques images du « pop ». Éprouver, ne serait-ce qu'un moment, quelque chose de

l'euphorie, mais aussi de cette rage à lancer l'esprit en avant, caractéristiques de l'époque, c'est l'expérience qu'aimerait réussir le dispositif – image et son – de l'exposition. Le pari, c'est qu'ainsi, à poser un regard, à plus de soixante ans de distance, sur cette société dite, parfois avec ironie, « heureuse », nos contemporains puissent mieux comprendre ce qui fait défaut à la nôtre. Sans doute sera-ce avec une certaine incrédulité que les visiteurs observeront, à travers les œuvres, les photographies, les musiques, les films, et quelques objets, l'étonnante capacité qu'ont eu alors les artistes et leurs contemporains, à fabriquer de l'avenir – y compris en se projetant dans le « spatial » (design « pop » signé Ron Arad de la navette terre-lune dans un extrait de 2001, *l'Odyssée de l'espace*.) Ou à élargir les champs de la conscience par les substances psychotropes – dont on observe les effets plastiques dans l'esthétique psychédélique, présente dans l'exposition à travers quelques affiches originales de concerts pop au mythique club Fillmore de San Francisco (collection Psychedelic Museum, Jaïs Elalouf).

S'il fallait, à cet égard, choisir une chanson *manifeste* de cet esprit, sans doute serait-ce celle de John Lennon, en 1971, « Imagine », hymne utopiste qui servirait de porte-étendard à l'exposition. Les hommes des années soixante entretiennent ainsi un tout autre rapport que nous avec le temps, plein d'espoir et de rêve (« I have a dream ») : ils envisagent le futur sans crainte et même avec une certaine excitation, – quand nous sommes déterminés exclusivement par le présent (il y a même un mot pour cela : le « présentisme ») ; ils sont pressés, mais ils ont le temps devant eux – quand nous sommes dans l'urgence, et pour une bonne part, dans une urgence dépassée (climat) ; ils sont optimistes, car ils ont confiance dans leur capacité à changer le monde – quand nous sommes pessimistes, déclinistes, sombres, écrasés par le poids des déterminations sociales, politiques, historiques et l'idée d'une fin du monde imminente etc...

Depuis les années 60, le « pop » s'est imposé non seulement comme un mouvement artistique, mais également comme un esprit qui s'affranchit du temps. Le « pop », abréviation anglaise de « populaire » (d'après le critique d'art anglais Lawrence Alloway, inventeur du mot), correspond, à l'origine, à un moment de rupture, à la fin des années 50 en Angleterre, un peu plus tard aux USA. Il s'agissait pour la génération d'après-guerre de rompre avec l'austérité héritée de la période de privations et de profiter (tout en la critiquant) de la société de consommation qui émergeait alors. Son fondateur, l'artiste anglais Richard Hamilton, va décrire le « pop » en 1957 comme, « populaire, éphémère, jetable, bon marché, produit en masse, jeune, spirituel, sexy, astucieux, prestigieux, et qui rapporte gros ». Cette célébration constitue un éloge ironique de la légèreté. Rien ne dure, tout passe, tout est soumis à la loi de la fugacité. Dans le mouvement de réévaluation générale des valeurs que promeut le « pop », le frivole acquiert une profondeur inédite. Les formes d'art grand public (BD, graphisme, publicité) jusqu'alors ignorées deviennent la matière première des œuvres. Le multiple (sérialité) détrône l'original. Le glamour érotise tout etc.

Portés par une sorte d'énergie missionnaire, les artistes « pop » découvrent dans leur environnement quotidien, dans l'actualité, dans les médias, dans le supermarché, les nouveaux territoires de leur création.

L'art « pop », en remontant ainsi de la rue au Musée, paraît abolir la frontière entre culture populaire et culture dite « savante » dans un dialogue d'un genre nouveau... Les écoles d'art, en Angleterre notamment, forment alors dans l'immédiat après-guerre, à la fois les artistes, mais aussi les architectes, les designers, les musiciens en particulier qui vont participer à l'émergence, à côté du « pop art », de la « pop music ». Entre les deux mondes, art visuel et art musical, les échanges seront permanents : une esthétique « pop » inspirant, par exemple, certaines pochettes de disques comme, en Angleterre, la célèbre « Sergeant's Pepper hart club band » des Beatles (dessinée par Peter Blake, un des fondateurs du « pop art » anglais) ou encore, aux USA, la « banane jaune » de Warhol pour l'album culte du Velvet underground... Un festival – Monterey, en 67, en plein Summer of love (présent dans l'exposition à travers un extrait du mythique documentaire de Pennebaker sur Monterey) – légitime la pop music en lui offrant une plate-forme, le festival, jusqu'alors réservé au seul genre de la musique classique (dont le modèle reste le festival de Bayreuth). Des livres, même s'ils ne sont pas formellement identifiés « pop », accompagnent ce mouvement, en offrant à la génération « pop », des concepts, des récits qui lui permettent de mettre des mots, de penser ce qui arrive alors - avec, entre autres, *La société du spectacle*, de Guy Debord, *La route*, de Jack Kerouac, *L'homme unidimensionnel*, d'Herbert Marcuse...

L'architecture, la mode, le graphisme, le cinéma ont été profondément inspirés alors par ce mouvement qui contredit, par le goût immodéré qu'il de l'image, le puritanisme de l'art contemporain – minimalisme, expressionnisme abstrait etc. Ainsi, par exemple, le dessin d'architecture, jusqu'alors dominé par l'esthétique corbuséenne, avec ces hommes et ce bâti réduits à des lignes ou des traits abstraits, est renouvelé, dans la décennie soixante, par un jeune groupe d'architectes « pop », Archigram. Les plans, les représentations de l'architecture et de la ville, accueillent alors des collages, des découpages de photos prélevées dans les magazines, créant une nouvelle imagerie, plus colorée, plus lisible et plus désirable pour le public. Certaines œuvres, sans se réclamer directement du pop art, mettent en œuvre l'esthétique « pop » – comme au cinéma, le *Pierrot le fou*, de JLG (1965) notamment dans la séquence au chromatisme pop (unicolore) d'une étrange soirée mondaine. Ou encore comme *2001, l'Odyssée de l'espace* (1968), inspirant aux designers du film (inspirés alors par les fauteuils Djinn d'Olivier Mourgue, Courrège) un mobilier, des couleurs, des lignes pop « spatiales »...

Et pourtant le pop n'est pas mort avec cette époque. Il s'est perpétué, comme un héritage mais aussi comme une esthétique (Banksy et ses pochoirs, Shepard Fairey (achats de sérigraphies ? ou emprunts – voir avec Amélie) avec son poster HOPE (2008) pour la campagne de Obama ou avec son NOPE (2016) pour le jour de l'investiture de Trump), une attitude face à la société (détournement des objets du quotidien par Jeff Koons) et même comme une inspiration, légèrement mélancolique, pour des univers d'artistes actuels – comme le « hippie revival » du photographe anglais Matt Henry (prêt galerie Polka), et le festival *Burning*

man. Soixante ans plus tard, le « pop », par contraste apparaît dans un halo idéal – qui néglige peut-être son volet sombre : la critique de la société de consommation (et pas seulement son exploitation), la guerre (Vietnam), la mort (les stars de Warhol sont des stars tragiques), la drogue (les titres des morceaux de Lou Reed, du Velvet en témoignent) ... Le pop art, la pop musique, la pop culture correspondent ainsi à un paradis perdu, âge d'une société ivre d'elle-même, de ses productions, de sa consommation. Beaucoup d'artistes contemporains (comme Nina Childress ou Valérie Belin), européens mais aussi africains, brésiliens, indonésiens (artistes de pays extra européens très présents dans la collection Carmignac), se sont approprié les codes du « pop » pour interroger la situation et les sensibilités de leur temps. Certains grands artistes historiques comme David Hockney ont poussé la passion pour la reproduction infinie des images – à l'origine des sérigraphies warholiennes – jusqu'à peindre sur ipad ...

La collection d'Edouard Carmignac, socle de la Fondation installée dans l'île de Porquerolles, témoigne, à travers le parcours d'un jeune français vivant à la fin des années 60 à New York, de l'effervescence artistique de la période. Les lieux, les concerts, les rencontres, l'atmosphère, se réverbèrent dans les choix du collectionneur. Le « pop art » n'est pas séparé de la société dans laquelle il émerge et de la bande son qui l'accompagne – plutôt américaine (Lou Reed, Velvet Underground, Janis Joplin, Bob Dylan) ... Ce tropisme américain de la collection reflète ce qui fait la profonde originalité du « pop » : un mouvement artistique lié au surgissement d'une culture de masse. Alexis de Tocqueville, dans sa *Démocratie en Amérique*, faisait déjà remarquer que, dans le nouveau monde, en matière d'art, « tous font la loi » et que le génie de l'art américain est d'essence démocratique. L'artiste n'est pas ce solitaire distinct du peuple, produisant des œuvres élitistes, mais un homme qui produit des mots, des images pour les magazines... Les œuvres « pop », dans leur caractère industriel voire industriel (ce n'est pas un hasard si Warhol travaille dans la « factory » !) nourries de la nouvelle iconographie qu'apporte le consumérisme (de Warhol à Martial Raysse), fabriquées avec du « plastic » (l'acrylique) manifestent ce lien avec les formes les plus démocratiques de la culture.

L'exposition « Esprit Pop, es-tu là ? » interroge ainsi la collection Carmignac, et part à la recherche de ce monde perdu et retrouvé, en déployant quelques-unes des œuvres marquantes de cette collection « pop ». L'exposition présentera des toiles du « pop » original (Warhol, Lichtenstein, Raysse...), des photographies du New York sixties de William Klein (prêt galerie Polka), des affiches « psychédéliques », des images documentaires mais également des œuvres incarnant la postérité du mouvement dans une esthétique largement mondialisée. L'ensemble de ces œuvres, et tout particulièrement, celles de la période origine, sera accompagné de documents photographiques, de pochettes de disques et d'une play-list de morceaux « pop ». L'exposition donnera ainsi au visiteur non seulement l'occasion de découvrir l'esprit « pop », mais

offrira une véritable expérience sensible. En même temps qu'une introduction à la lecture des images de notre temps, toujours marquée par l'esthétique pop.

Thierry Grillet.